ACROSS
Journal of Interdisciplinary Cross-Border Studies
Vol 10, No.6, 2026
Du sensible dans le temps et l'espace canadiens

L'espace et l'éthique de la limite: Commentaires sur l'œuvre de Thierry Hentsch

Luc VIGNEAULT
Université de Moncton, Canada
luc.vigneault@umoncton.ca

Résumé
Le philosophe canadien, Thierry Hentsch écrit *La mer, la limite* en 2006, en guise de testament intellectuel. Cet essai est, sans aucun doute, le plus révélateur de son chemin de pensée car on y retrouve sa thèse centrale, sans cesse défendue le long de sa vie: l'Occident n'a pas le cadre rationnel pour connaître ses propres limites, et pourtant, il est évident que sa finalité en dépend. Par la métaphore de la mer, il propose à la fois une éthique du manque, une éthique du trop. Le sens de la métaphore de la mer qu'il propose renvoie donc au sens d'une éthique de la limite. La mer devient l'horizon métaphysique d'une limite que l'Occident n'a pas encore vue. La mer est une métaphore de la limite de l'occidentalisme, car elle est, dans un même temps, « l'idée d'infini et de limite ».

Mots-clés: occident, orient, limite, éthique, finitude

Introduction

Peu connu du public francophone, Thierry Hentsch (1944-2005), appartient à ces intellectuels canadiens d'origine européenne, qui ont développé l'ensemble de leur œuvre en marge des grands circuits européens en trouvant au Canada, et particulièrement au Québec, un terreau fertile pour construire leurs œuvres, et contribuant par le fait même à la vie intellectuelle du Canada. Il faut souligner que grâce aux excellentes traductions anglaises de Fred A. Reed, les écrits majeurs de Thierry Hentsch ont rapidement dépassé les frontières de cette patrie francophone de l'Amérique du Nord et gagné un public beaucoup plus large.[1]

Thierry Hentsch a construit son œuvre au Québec avec le regard d'un observateur attentif venu de l'étranger. De sa Suisse natale, il fait d'abord ses études en lettres, sa licence en droit à l'Université de Lausanne et son doctorat à l'Institut des Hautes Études Internationales à Genève. Il travaillera ensuite, jusqu'en 1972, pour le Comité International de la Croix Rouge à Damas, à Gaza, et au siège central à Genève. Il participera également à plusieurs missions diplomatiques au Biafra (1969), à Amman (1970) et au Bangladesh (1972). Après

[1] Nous devons les traductions en langue anglaise à Fred A. Reed, spécialiste du Proche-Orient, qui a traduit les trois principaux ouvrages de Thierry Hentsch: *L'Orient imaginaire* (Imagining the Middle East); *Raconter et mourir* (Truth or death: the quest for immortality in the western narrative tradition); *Le temps aboli* (Empire of Desire: The abolition of Time). Ses traductions ont mérité le prix du Gouverneur général du Canada.

ces missions sur le terrain, il occupera le poste d'assistant-directeur de l'Institut Universitaire des Hautes Études Internationales de Genève jusqu'en 1975. Il publiera, en 1973, son premier ouvrage *Face au blocus: La Croix-Rouge internationale dans le Nigéria en guerre (1967-1970)*, qui témoignera de son travail de terrain. C'est cette expérience qui l'a rendu fort perplexe face aux grands projets de l'Occident au Proche-Orient.

Il arrive en 1975 à Montréal, au Québec, invité comme spécialiste des études internationales du Moyen-Orient, sans savoir qu'il y fera sa carrière. À l'occasion de la nouvelle création des universités publiques au Québec (les UQ), il obtient en 1975 un poste de professeur substitut de science politique pour son expertise en relations internationales, et plus particulièrement sur la question israélo-palestinienne, figure emblématique, selon lui, qui caractérise les relations entre l'Orient et l'Occident. En 1979, il obtient son titre de professeur permanent au département de sciences politiques de l'Université du Québec à Montréal. Il obtient la même année sa citoyenneté canadienne. Changement de vie, changement de culture, changement de rythme, intégration à la culture spécifique du Québec, il trouve finalement sa voie: l'enseignement, l'engagement politique, la vie publique, la recherche, l'écriture, le travail de pensée.

La publication de son premier ouvrage important, *L'Orient imaginaire*[2] en 1988, propose une synthèse de ses premières réflexions sur le rapport Occident-Orient. Thierry Hentsch intervient publiquement et régulièrement tant par ses textes que par des audiences publiques sur la question du Proche-Orient. Une série de questions se présente dès lors comme impérative à sa réflexion philosophique et politique: nous devons nous poser la question à savoir qui est le sujet Occidental? Qui est celui qui détermine le sens de la vérité politique? De quel droit décider du sort d'autrui? Comment devons-nous considérer cette problématique de l'altérité? S'agit-il d'une pure altérité ou plutôt d'un alter égo qui lui est nécessaire? Comment l'Occidental conçoit-il la nature de ce rapport à l'autre? Comment voulons-nous vivre? Grandes questions mais pour peu de réponses. Ces questions dont il écrit plusieurs textes et faits plusieurs interventions l'amèneront sur d'autres pistes d'investigations comme nous le verrons. Notamment l'éthique de la limite, qui sera le sujet principal de mon propos principal et le point de départ de mon article.

Parcours et posture

Thierry Hentsch ne cessera de défendre sa position pour un dialogue conceptuel soutenu avec le Proche-Orient, dialogue qui, selon lui, est d'autant plus nécessaire qu'il constitue le dialogue de l'Occidental avec sa propre figure archétypique non pas de l'altérité en général mais de son altérité intérieure, celle qui lui est constitutive. Perspective très près de la psychanalyse, un dialogue qui doit s'approfondir en passant par la reconnaissance de l'investissement imaginaire qui caractérise la position de l'Occident face à l'Oriental. Selon lui, ce jeu d'opposition, l'opposition Occident-Orient, détermine l'ensemble de l'enjeu politique mondial.

Cette thématique, Thierry Hentsch la poursuivra toute au long de sa réflexion théorique et de sa vie en tant qu'observateur de l'activité politique. Son essai *L'Orient imaginaire* nous

[2] Thierry Hentsch, 1988, *L'Orient imaginaire. La vision politique de l'Est méditerranéen*. Paris, les Éditions de Minuit, 290 p.

en donne les repères les plus fondamentaux.[3] Il intègrera aussi cette perspective féconde dans un ensemble de problématiques plus large qui ont rendu son fameux cours *Problèmes politiques contemporains* l'un des cours les plus fréquentés à l'Université du Québec à Montréal dans les années quatre-vingt et quatre-vingt-dix. On en retrouvera les grandes lignes dans son essai synthèse publié en 1993 sous le titre *Introduction aux fondements du politique*.[4]

La question est de savoir comment cette opposition Occident-Orient s'installe dans l'imaginaire occidental? J'insiste sur le mot imaginaire, car c'est de cela dont il s'agit Comment se construit-elle, mieux, comment devient-elle une partie de nous-mêmes? Selon Thierry Hentsch, la figure de notre propre altérité se crée à partir des grands récits qui ont façonné notre histoire.[5]

Voilà ce qu'il va explorer dans deux ouvrages monumentaux.

Deux livres surprenants: *Raconter et mourir. Aux sources narratives de l'imaginaire occidental*,[6] publié en 2002, et L*e Temps aboli*, publié en 2005.

Deux livres qui explorent dans plus de 1000 pages les grands récits qui ont façonné l'identité occidentale; une identité pleine de rationalité et pleine d'imaginaire. De quels récits est-il question? Quels sont ces récits? Les classiques: Homère, Sophocle, Platon, Montaigne, L'Évangile, Moby Dick, Don Quichotte et d'autres qui pourraient en inclure d'autres. Ces récits, délibérément choisis par l'auteur, ont toutefois un point en commun; celui de la rencontre et de la réponse donnée à la condition ultime de l'existence humaine qu'est la *finitude*: ceux qui répondent à l'éthique de la limite et qui se donnent dans le consentement consenti à cette limite. Sagesse tout à fait spinozienne (Spinoza, je dirais, est le maître caché de Thierry Hentsch) qui est une sagesse du consentement à la limite.

Dans le premier des deux tomes, pour lequel il recevra le prix du Gouverneur général du Canada et le prix Louis Pauwels en 2003, Thierry Hentsch propose non pas de s'appuyer sur l'histoire officielle ou classique des grands événements politiques de l'Occident mais plutôt son histoire littéraire, celle de nos grands récits qui, selon lui, sont beaucoup plus significatifs pour comprendre ce que nous sommes. Ce premier tome, charnière dans l'itinéraire de Thierry Hentsch, sera complété par un deuxième tome, *Le temps aboli*[7]*,* qui poursuit la même quête de cette expérience philosophico-littéraire des grands récits structurants de l'identité occidentale. Ce dernier sera publié post-mortem, en 2006, un an après sa mort.

---

[3] Pour une exploration plus minutieuse des écrits et interventions publiques de Thierry Hentsch précédents et suivants la publication de *L'Orient imaginaire*, je suggère au lecteur le texte de Dalie Giroux: *Thierry Hentsch/Proche-Orient. Désarticulation amoureuse de la puissance du négatif,* Cahiers de l'idiotie, 1(2), 2009, 221-266. Ce texte trace un portrait exhaustif des écrits de Thierry Hentsch entourant la publication de *L'Orient imaginaire* de la période allant de 1980 à 2000.

[4] Hentsch, Thierry, 1993, *Introduction aux fondements du politique,* Presses Universitaires du Québec.

[5] Nous invitons les lecteurs à lire l'entretien de Thierry Hentsch avec Alexandre Prstojevic à Vox-poetica au sujet de *Raconter et mourir* à l'adresse suivante: http://www.vox-poetica.org/entretiens/intHentsch.html

[6] Hentsch, Thierry, 2002, *Raconter et mourir, Aux sources narratives de l'imaginaire occidental*, Presses Universitaires de Montréal, Montréal.

[7] Hentsch, Thierry, 2005, *Le temps aboli; l'Occident et ses grands récits*, Presses Universitaires de Montréal, Montréal.

Le premier livre, *Raconter et mourir*, annonce bien l'orientation du grand projet. Je cite:

> La mort est la grande affaire de l'homme. Elle est, qui le veuille ou non, le révélateur de sa vie, le suprême moment de vérité, l'échéance qui éclaire la vie de son inéluctable avènement. Vie, mort et vérité sont étroitement chevillés les unes aux autres, et la conscience n'échappe à la pensée de cette injonction qu'au prix de sa propre diminution. (Hentsch 2005, 9)

Comment en sommes-nous arrivés à cette idée que nous avons de nous-mêmes? Comment l'Occident peut-il toujours prétendre se concevoir seul comme le chemin de la vérité, de la prospérité infinie? Lorsqu'on regarde comment le monde va, il pose la question suivante de façon quasi prophétique: comment l'Occident peut-il prétendre avoir raison dans ce qui est devenu aujourd'hui totalement déraisonnable?

Raconter et mourir et *Le temps aboli*, nous offrent le cœur de ce paysage conceptuel, un paysage qui défend la perspective par laquelle la lecture romanesque, plus qu'aucune autre, nous permet de mieux comprendre le chiasme politique actuel, oui entre l'Occident et l'Orient, mais aussi entre toutes les oppositions politiques et idéologiques, en nous invitant d'abord à comprendre qui nous sommes, d'où nous venons, et de là, qui est notre autre – indispensable question - et, surtout, en quoi finalement cet autre est si déterminant dans l'idée que nous nous faisons de nous-mêmes.

Finalement, la thèse se résume à l'idée que tout individu, toute nation ont pour condition première la mort comme destin et c'est pourquoi seul l'être fini a besoin de se raconter. Nul ne peut se soustraire à cette condition qui détermine toutes les autres. Un être immortel est une contradiction en soi car, l'immortel n'a besoin ni d'identité, ni d'histoire, ni de monde, ni de récit; une telle quête ne lui est pas nécessaire (encore Spinoza qui revient). Pour être *soi-même* il faut être temporel et vivre dans un monde que nous n'avons pas choisi. La vie, cette « éphémère exception de l'univers », cette « merveilleuse erreur » me ramène sans cesse à ce fait, à ce « retour, à cet état principal et inconcevable qu'est la mort » (Hentsch 2002, 20). C'est bien là un point de vue fondamental de tout l'itinéraire de Thierry Hentsch et qui fera le propos principal de l'opuscule *La Mer, la Limite*.

Pour Thierry Hentsch, ce fait commun de la réponse à la condition de la finitude relie l'Occident et l'Orient, les deux grands opposés politiques qui sont en même temps la grande métaphore qui illustre le destin politique et universel de l'humanité. Il est peut-être, finalement, le seul universel qui fait de nous, Occidentaux comme Orientaux, des êtres parfaitement égaux répondant au fond d'une même condition humaine. Cependant, « consentir au monde, c'est consentir aussi à ce que je refuse en lui, c'est consentir aux refus que je lui oppose » (Hentsch 2006, 36).

La mer et l'éthique de la limite

Nous arrivons maintenant au sujet principal de notre réflexion.

L'opuscule *La mer, la limite*, publié à titre posthume (2006), est un intermède philosophique écrit entre les deux énormes opus qu'ont constitué les deux tomes *Raconter et mourir,* publié en 2002, et L*e Temps aboli,* publié en 2005. Cet opuscule est, en fait, une réflexion anthropologique et philosophique, sous le fond d'une grande tragédie personnelle (la perte de son père et de sa mère) mais aussi un peu à l'écart, sur le destin de l'Occident. Une espèce de réflexion en retrait d'une une réflexion beaucoup plus large. Son intitulé, La *Mer, la*

limite, en dit déjà beaucoup. Un petit essai, d'un peu moins de 100 pages, écrit entre deux monuments, mais qui révèle beaucoup, à mon avis, sur le sens du chemin de pensée de Thierry Hentsch.

Petit dans son format, cet essai s'avère pourtant d'une densité troublante, autant dans son contenu que dans son style, au sujet de ce qu'on pourrait appeler l'*hubris* de l'Occident. Un mot qui, en passant, faisait trembler les plus grands philosophes grecs. Cet hubris, cette démesure, cet excès, cette absence de limite, que l'on peut décliner aujourd'hui sous plusieurs phénomènes: colonisation, assimilation, universalisme, progrès, richesse, croissance illimitée, mondialisation, globalisation, capitalisme sauvage, ethnocentrisme, déculturation etc.

Une première lecture de l'opuscule, *La mer la limite* de Thierry Hentsch va rapidement alterner entre une perspective philosophique et une méditation poétique sur le destin de l'Occident où la figure de la mer deviendra le fond sur la forme. La mer, son espace, son souvenir, son image, devient le prétexte d'une méditation sur le sens et sur la perspective philosophique de la limite. La mer devient rapidement une métaphore de la pensée et de son rivage. De ce que la pensée peut retenir de tout le mouvement qui est en face d'elle.

L'Occident, comme son étymologie la contient, est un superbe coucher de soleil, mais il est aussi l'archétype de la finitude. L'étymologie même d'Occident nous donne l'idée d'une fin: du latin Occident; qui signifie littéralement tomber par terre, succomber. L'Orient, au contraire signifie, du latin *Oriri*; naître, éclore, surgir. Cela est pour le moins curieux. C'est ce que Thierry Hentsch appelle le LAPSUS de l'Occident!

L'Occident s'est donné la mort comme horizon mais il ne le sait pas. Et il ne veut surtout pas le savoir. Curieux paradoxe d'un destin occulté: l'Occident s'est donné un horizon pour lequel il ne veut rien savoir. La vue de l'espace qui est la mer est la métaphore de notre condition humaine. Elle intègre dans une même image le fini et l'infini. L'espace qu'est la mer illustre la tragédie de notre condition humaine. L'horizon, dans sa définition même, conserve cette belle ambiguïté dans un chiasme entre ce qui est vu, ce qui s'aperçoit et ce qui ne se voit pas.

La vue de la mer est une image de la relation du fini et de l'infini. Une limite fluide. La mer nous enseigne l'éthique de la limite par l'observation de ce qui nous entoure. La mer c'est la: « Ligne mouvante dans l'incessant halètement des eaux, dont les marées étalent les déplacements. Le spectacle de la mer allaitant le sable, le spectacle du sable buvant la mer ne se déploient jamais tout à fait au même endroit. La rencontre exacte du sable et de l'eau, ses hasards, ses courbes imprévues évoquent en nous une affinité profonde » (Hentsch 2005, 13).

La mer nous montre la limite dans l'infini. Cette limite dont l'Occident ne veut surtout pas entendre. Celle de la mort, que toute vie, toute civilisation, finit que par mourir et qu'il faut aller au-delà de cette finitude vers une infinité de la pensée. Encore une fois, nous sommes très près de la position de Spinoza. Thierry Hentsch conçoit la vie comme une fuite devant non pas la mort mais la peur de la mort. Il écrit:

> La peur de la mourir, non la mort, est tout à la fois le combustible de notre démesure et la limite la plus néfaste; elle nous agite et nous rétrécit du même souffle rauque. Le divin n'est pas mort, le divin est la mort. Il est cette paix inconcevable, ce rayonnement invisible et silencieux devant lesquels cessent toute peur et tout acharnement. Là où cesse la peur de

> vivre cesse aussi l'acharnement à ne pas mourir. Là vient l'acceptation de la finitude. De cette reconnaissance, de la capacité d'accueillir la mort comme un don mystérieux, dépend, je crois, la possibilité d'une autre civilisation. (Hentsch 2006, 83)
>
> L'homme est la possibilité de l'infini dans la finitude. (Hentsch 2006, 45)

Mais que serait donc une éthique de la limite? Un vœu pieux? Une autre utopie? Je ne sais trop, nous sommes, une autre fois, en proie au doute.

Thierry Hentsh, propose une éthique de la limite, où la décision sait attendre, où la frontière n'est pas emmuraillée (constituée de frontières), le jugement habité d'une intelligence d'artiste, où règne l'in-quiétude plutôt que la certitude et l'assurance. Le doute et l'étonnement plutôt que l'ingratitude et l'asservissement.

Je le cite de nouveau:

> Pourquoi donc l'inépuisable réserve d'étonnement qu'offre le monde ne nous suffit-il pas? Si j'en crois mes propres peurs, cette insuffisance a quelque chose à voir, encore un coup, avec le déni de la mort. L'indicible difficulté que l'homme éprouve. – et L'Homme occidental plus que tout autre - à faire face à cette limite inéluctable qu'est pour nous la mort, l'occultation même de cette infirmité mentale devant l'échéance ultime, l'angoisse inavouable qu'elle produit, entraînant cet homme à se retrancher dans l'étourdissement sans cesse d'envahir un terrain extérieur une fuite sans fin. Paradoxe: la haine de la mort nous enferme dans une forteresse mobile dont l'appétit de conquête (ne cesse de nous habiter). Une dernière question que je me pose, avec lui: » L'angoisse de notre finitude alimente t-elle le fantasme de l'illimité? (Hentsch 2006, 78–79)
>
> Là où cesse la peur de vivre cesse aussi l'acharnement à ne pas mourir. De là vient l'acceptation de la finitude ». Il est évident que la « frontière est nécessaire, à l'instar de la langue elle-même, faute de quoi, je devrais séance tenante cesser d'écrire. (Hentsch 2006, 72)

Mais au-delà de « La frontière qui tue, la frontière qui détruit » (Hentsch 2006, 73), il y a cette frontière que décrit notre regretté anthropologue du Québec, Serge Bouchard, décédé récemment cette année, une frontière qui est celle que l'on franchit en riant. De fait, pour le peuple innu, autochtones, ces Montagnais de la rive nord du St-Laurent, au Canada, savoir rire est aussi important que savoir pleurer, savoir parler, chanter, danser, et marcher. L'être humain, par nature, rit et rigole, car il ressent au plus profond de lui la tragédie de l'humanité. Il est là le fondement du sens de l'humour.

Et de là aussi vient, l'idée d'une éthique de la limite, une reconnaissance d'une civilisation qui meurt et une autre à venir. Une civilisation qui se déploierait dans l'aveu, un aveu souriant de notre fragilité et de la tragédie d'un monde, un monde à tous mais à personne, comme le pensait déjà Diderot.

Pour terminer, j'aimerais revenir sur un propos de Thierry Hentsch, dans *La Mer, la limite*, qui exprime bien l'équivoque de ce qu'on peut nommer l'éthique de la limite. Un propos fort spinozien, qui évoque l'idée que « Je ne peux refuser le monde sans refuser la vie, sans me refuser à la vie. Je ne peux que consentir à ce qui est, consentir à ce monde dont je suis, dont nous sommes tous. » Mais en même temps « consentir au monde, c'est consentir aussi à ce que je refuse en lui, c'est consentir aux refus que je lui oppose. » (Hentsch 2006, 36)

À la manière de Spinoza, la position de Thierry Hentsch me paraît être une position où l'opposition n'a de sens que lorsque je peux y répondre. Je le cite de nouveau: « Là où il

n'y a pas de limite on ne voit rien. À commencer par la place qu'on occupe ». (Hentsch 2006, 15)

Comment comprendre que l'on doit à la fois refuser et consentir? Quelle belle ambiguïté? L'éthique de la limite, proposée par Thierry Hentsch, n'est pas une réponse mais un horizon de compréhension sur la nature de l'Occident et de son projet implicite

Consentir ou ne pas consentir, consentir et accepter, consentir et refuser, consentir mais affirmer. C'est, à mon avis, le chemin qu'a fait Thierry Hentsch avec un Spinoza caché. Car il n'en parle pas ou très peu. Cependant, je crois que la pensée de Spinoza l'accompagne constamment. À travers un chemin obsédé par la recherche des causes de nos désirs, de notre *hubris* occidental, de notre volonté de domination du monde, la psychanalyse lui a révélé; la dynamique, le mécanisme de ses actions, mieux encore, le *modus operandi* de ses désirs et de ses intentions, de ses intérêts, de leurs mobiles pour trouver finalement la raison d'être de notre décision.

Et l'idée, à mon sens, la plus importante est que l'on ne change aucun désir que par un autre désir. Ce changement, d'un désir vers un autre désir, comporte une grande exigence, mais n'est-il pas finalement notre espace de liberté? Ce petit espace est proposé dans l'horizon de Spinoza.

J'aimerais laisser à Thierry Hentsch la parole de notre dernier propos, une parole qui résume bien le sens de sa parole dans le court essai que je viens de vous présenter. Il écrit ceci:

> La finitude est ma condition ». Mais nous vivons dans un temps et en un lieu qui le supportent mal. L'Occident n'accepte pas l'idée même de limite. Tout ce qui est techniquement possible doit être réalisé. La finitude est repoussée jusqu'à l'oubli comme l'avait envisagé Heidegger. La modernité est à la fois oubli de la finitude et déconstruction des limites. Aucune limite n'est envisageable quitte à couvrir le monde de désastres. D'une perspective plus personnelle, il écrit: « Je vis une époque où chaque limite risque de se barbeler, où chaque blessure menace de s'envenimer. Blessures dans l'espace et dans le temps. Nous sommes aussi grands sectionneurs de temps, additionneurs de tronçons historiques, diviseurs d'époques qui s'engendrent et se contredisent les unes les autres: Antiquité, Moyen Âge, Temps modernes. Comme si l'Histoire n'avait rien de mieux à faire que de mettre des époques bout à bout, de cimenter la conduite centrale du tout- à-l'égout, afin de nous « préparer ». Pas d'autre fin que notre avènement. Avènement toujours repoussé, remis à plus tard. Le présent n'est jamais pour nous que le passé d'un *à venir* introuvable. (Hentsch 2006, 38–39)

Comme le dit si bien Pascal: « Le présent n'est jamais notre fin: le passé et le présent sont nos moyens; le seul avenir est notre fin. Ainsi nous ne vivons jamais, mais nous espérons de vivre; et, nous disposant toujours à être heureux, il est inévitable que nous ne le soyons jamais. » (Manuscrit 21, Brunschvicg 172).

La procrastination du présent « a quelque chose à voir avec le refus de la limite. Ce qui, avec le bonheur de l'instant, est sans cesse reporté n'est autre que la présence de la mort. Car « la limite n'est pas clôture et l'absence de limite ne rend pas libre. L'excès n'est pas liberté. En soi, la limite n'exclut pas. Et toute exclusion n'est pas forcément mauvaise. Alors que le besoin de tout inclure – ce besoin malade de réduire toute étrangeté au connu – mène aux exclusions les plus radicales. La frontière n'est fermeture qu'irréfléchie. Ce qui ferme, c'est le refus de penser ». (Hentsch 2015, 39 et 52).

Bibliographie

Hentsch, Thierry. 2002. *Les amandiers*. Paris: Caplan.

—. 2005. *Raconter et mourir. Aux sources narratives de l'imaginaire occidental*. Montréal: Presses de l'Université de Montréal, Bréal.

—. 2005. *Le temps aboli*. Montréal: Presses de l'Université de Montréal, Bréal.

—. 2006. *La mer, la limite*. Montréal: Héliotrope, Conjonctures.

—. 2015. *La mer la limite, suivi des Aphorismes spinoziens*. Montréal: Héliotrope.

—. 2019. *Orient-Occident*. Montréal: Presses de l'Université de Montréal.

Vigneault, Luc, et Blanca Navarro Pardiñas, dir. 2008. *De la vérité du récit*. Québec: Presses de l'Université Laval.